

Emile Biesemans, peintre bruxellois du 20^e siècle

Emile Biesemans est un peintre du 20^{ème} siècle dans le plein sens du terme. Né en 1919 et disparu en 1996, il appartient à cette génération d'artistes qui a su conserver la foi en une certaine peinture et qui a toujours revendiqué une exigence technique, sans tomber dans l'expérimentation gratuite ni la négation de toute tradition.

Issu d'une famille bruxelloise, il a vu le jour dans l'un des plus anciens quartiers de Bruxelles, à deux pas de l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage. En 1924, la famille s'établit à Watermael-Boitsfort, une commune qui, même encore aujourd'hui, conserve dans certains quartiers cette ambiance de village tranquille, à l'ombre de la Forêt de Soignes. La proximité de cet immense havre de verdure sera pour Emile Biesemans une source d'inspiration constante.

Comme dans toute vocation, les ascendants familiaux ont leur mot à dire: son père et un oncle tâtent du pinceau le dimanche, avec un certain talent il faut l'avouer. C'est donc presque naturellement qu'Emile Biesemans commence à dessiner des esquisses, des portraits, ou encore des sujets d'histoire inspirés de ses manuels scolaires. Comme beaucoup d'artistes de sa génération, il croisera Alfred Bastien, ou plutôt son œuvre, qui influencera sa manière de concevoir le monde et confortera cette vocation que le peintre de Rouge-Cloître a éveillée chez bon nombre de ses contemporains.

Elève à l'école normale Charles Buls en 1933, il y fréquente les cours de dessin d'Armand Massonet. Sensible à la qualité de ses premières peintures à l'huile, ce dernier lui prodigue conseils et encouragements. Il lui ouvre aussi la voie vers la recherche de la beauté, un concept qui prend toute sa mesure dans l'observation des êtres et des choses à travers le regard de l'artiste. Après avoir travaillé comme garçon de course, il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts d'Ixelles en 1936. Il y suit des cours de dessin publicitaire et de décoration chez Bailly tout en fréquentant les cours de dessin de Swyncop.

1939 est une mauvaise année pour effectuer son service militaire. La mobilisation ne tarde pas être prononcée, suivie de près par la guerre. Fait prisonnier par les Allemands en mai 1940, Emile Biesemans est libéré six mois plus tard. En 1941, il entre dans la police, à Watermael-Boitsfort. Cette carrière, fort peu en accord avec son tempérament, le mènera cependant au

grade de commissaire adjoint. Elle lui permettra de rester en contact permanent avec ses semblables et d'être confronté quotidiennement à la complexité de l'être humain. Enfin, cette carrière sera pour lui l'occasion d'explorer en profondeur la commune de Watermael-Boitsfort, en toutes saisons et à toutes les heures du jour, lui fournissant ainsi une inépuisable réserve d'impressions et de sujets qui alimenteront sa peinture pendant de longues années.

A la fin de la guerre, il reprend le pinceau et le crayon. Il arpente les environs de Rouge-Cloître et se perd dans l'immense solitude de la forêt de Soignes où il réalise des centaines de croquis. Son art, bien qu'en contact direct avec le sujet, s'abreuve aussi à d'autres sources : la lecture, le théâtre, le cinéma et la musique. Il affectionne les anciens quartiers de Bruxelles et visite un grand nombre d'expositions, avec ce même appétit de voir, de sentir et d'appréhender toutes les formes d'expression, attentif à ce qu'elles transmettent d'émotion et de questionnement, à ce qu'elles révèlent de simplement humain. Emile Biesemans restera toujours cet observateur curieux de l'existence, patient et discret, prêt à saisir ce qui passe ou ce qui se passe et le restituant sur la toile ou le papier, avec un souci constant d'authenticité, mais aussi une grande jubilation créatrice.

Petit à petit, il étendra le champ de ses investigations picturales et graphiques à la campagne brabançonne, aux environs de Louvain, au Pajottenland, aux vallées de la Senne et de la Dendre, à travers des paysages inspirés où fleurissent çà et là quelque village ou quelque ferme. Le Borinage, les Ardennes flamandes, le littoral connaîtront aussi ses faveurs et enrichissent sa conception du paysage. Et, bien qu'il pratique également des genres tels que le portrait, la nature morte ou les compositions de fleurs, le paysage conservera toujours la place d'honneur, avec une prédilection certaine pour la travail en plein air et le contact direct avec le motif. Parallèlement, sa technique se complètera aussi du dessin à la plume et de la linogravure.

Dès le début des années 50, Emile Biesemans entretient des contacts suivis avec d'autres artistes. Son entrée au cercle artistique de Watermael-Boitsfort en 1951 lui permettra d'étendre un champ de relations qu'il enrichira encore en rejoignant le cercle Onze Kunst à Neder-over-Hembeek. Il commence à exposer en 1954 et participe régulièrement aux expositions des deux cercles dès 1958. Avec quelques proches, Emile Biesemans crée en 1970 le cercle artistique Sakura, à Watermael-Boitsfort. Le nom, mot japonais pour cerisier, évoque

les parcs des cités Logis et Floréal. Il sera président, secrétaire et animateur de ce cercle durant huit ans.

Outre sa commune et les régions qui lui sont familières, Emile Biesemans se prendra d'affection pour Paris et Amsterdam, deux villes dont l'atmosphère le fascine et dont il aime évoquer les quartiers historiques. Il s'arrêtera aussi à la grandeur des paysages de Bretagne, à Carantec notamment, avec ses imposants rochers de granit ou aux falaises de Robin Hood's Bay, au Nord de l'Angleterre.

Lorsqu'en 1979 sonne l'âge de la retraite, Emile Biesemans connaît une seconde naissance artistique et la griserie d'une liberté reconquise, malgré une santé qui n'est pas toujours à la hauteur de ses ambitions. Il suit des cours de dessin d'après modèle vivant chez Gerard Alsteen et Luc Hoenraet à la Rijksschool Beeldende Kunsten, étudie encore le dessin chez Carl Deroux et Maio Wassenberg au Rijkscentrum Hoger Onderwijs à Etterbeek. Ces formations tardives l'initient également aux techniques de la gravure, lui font mieux prendre conscience des potentialités expressives du dessin et de l'importance de la veine abstraite dans l'expression et la composition.

Son style gagne en diversité et en expressivité. On pourrait presque mettre le doigt sur cette jubilation qui fait retrouver au peintre des élans de jeunesse et de fraîcheur. Il s'ouvre aux formes de l'art nouveau et à d'autres styles, il extrait la forme du sujet proprement dit et joue maintenant d'une stylisation, même dans ses chères évocations de la forêt de Soignes, des Ardennes flamandes ou du Limbourg dont certaines trouveront une place dans les nouveaux locaux de la Vrije Universiteit de Bruxelles. De cette période datent également une série de nus féminins, des pastels et des gravures qu'il réalise tout en demeurant fidèle à des sujets plus classiques peints à l'aquarelle.

Un tel enthousiasme, une telle verve créatrice auraient pu encore animer le peintre durant de longues années si la maladie ne s'en était pas mêlée. Après cinq ans d'une activité débordante, il est terrassé par un mal qui le laisse presque aveugle. Il prend rapidement conscience de la perte inéluctable d'une grande partie de ses moyens d'expression et se retourne alors sur le chemin parcouru. Plus de deux mille toiles et aquarelles sans compter les croquis et esquisses rassemblés en carnets constituent la contribution d'Emile Biesemans à cet art qu'il considérait

comme un mensonge, mais un mensonge dont chacun sait qu'il est nécessaire à l'épanouissement de l'homme. Il ne pourra empêcher sa main de reprendre occasionnellement le crayon dans une sorte d'automatisme qui la pousse à saisir tel ou tel sujet toujours vivant dans la mémoire, et qui désire plus que tout se coucher sur le papier.

Même s'il a toujours refusé d'entrer dans les circuits commerciaux ou de vendre son art au plus offrant, Emile Biesemans a néanmoins touché un public sensible à l'authenticité de sa démarche. Ses tableaux se retrouvent aux quatre coins du monde et ceux-là poursuivront leur chemin pendant de longues années encore. Quant aux raisons profondes de sa vocation artistique, elles sont à rechercher, avant tout, dans le plaisir de créer, d'interpréter le monde, selon des critères subjectifs certes, mais avec cette ouverture, cette béance, qui font de chaque artiste un réceptacle, un témoin privilégié, un chantre de l'existence humaine et des innombrables manifestations de la beauté.

Parallèlement à la pratique des arts plastiques, Emile Biesemans a également beaucoup écrit. De la poésie, des textes d'une teneur plus philosophique ou encore des réflexions sur l'histoire de l'art ou sur la création. Ces textes, quels qu'il soient, portent l'empreinte d'une grande humanité et d'une sensibilité qu'on retrouve aussi dans l'œuvre plastique. Ils sont nourris d'une culture dont l'ampleur ne trahit cependant aucune fatuité. Bien au contraire. Emile Biesemans était un curieux et un amoureux de la vie et, en tant que tel, il s'est ouvert aux autres pour étoffer ses propres expériences et pour tenter de trouver des réponses à ses questions. Ces nombreux textes mériteraient un jour d'être publiés.

Parcours de l'œuvre

Le parcours artistique d'Emile Biesemans s'étend sur environ cinquante ans. Une longue période qui, lorsqu'on la survole, surprend par sa linéarité. Fidélité à certains thèmes, constance technique, langage formel cohérent et palette proche de la nature constituent la marque de fabrique du peintre. On le devine intime avec les paysages qu'il peint, avec cette volonté de ne rien trahir de leur beauté ni de l'atmosphère qui les imprègne. On le sent attentif à ses semblables, aux gestes du quotidien, à l'expression d'un visage, à la grâce d'une attitude.

Les premières huiles datent de la veille de la guerre. Une grande partie de ce que sera l'art de Biesemans est présente dans ces tableaux. Un groupe de maisons (cat. n°9) et une maison isolée à toit de chaume (cat. n°10) des environs de Forest, deux huiles sur papier, montrent combien l'artiste possède déjà cette vision synthétique du paysage, travaillant par surfaces de couleurs, dans des nuances très proches de la réalité, et organisant sa composition selon une série de formes claires, dénuées de toute emphase stylistique, ne s'attachant qu'aux éléments que lui offre la réalité. Un bouquet de printemps à l'aquarelle daté de 1941 (cat. n°11) trahit cette même vision des choses: la forme du vase, l'ampleur du bouquet et les taches lumineuses des fleurs se détachent sur la dualité chromatique d'un fond presque abstrait. L'évocation dépouillée et instinctive du sujet donne à ces trois tableaux une présence presque palpable.

Dans son rapport à l'humain, Biesemans s'est fort peu soucié de la dimension symbolique ou allégorique. Ce qui l'intéresse avant tout chez ses semblables, c'est leur individualité et la manière dont ils évoluent dans le quotidien. Des visages de proches ou d'inconnus ont ainsi progressivement constitué une galerie de portraits qui, un peu comme ses vues de quartiers aujourd'hui disparus de Bruxelles, sont là pour témoigner de l'existence de ceux qui, à leur tour, disparaîtront un jour. Ce couple de vieux Borains (cat. n°38) semble être là pour attester de la fin d'une époque, témoins ultimes de la grandeur déchu d'une région sinistrée. Cet habitué du café (cat. n°40) perpétue l'ambiance de certains débits de boissons bruxellois, temples de la 'zwanze' et d'un art de vivre populaire qui se fait de plus en plus rare. On lui doit aussi des personnages qui, au fil de l'œuvre, complètent cette comédie humaine et la ponctuent de 'types' bien campés, de figures emblématiques, telle cette dame au chapeau vert (cat. n°233), bel exemple de la profondeur psychologique que Biesemans peut atteindre. Aucune grandiloquence chez lui, rien que des instantanés, des moments de vie, de joie, de peine, des épisodes de la vie de tout un chacun, saisis avec la pudeur du témoin discret qui n'a d'autre ambition que de traduire des sensations et des sentiments, comme dans l'évocation très pudique d'un enterrement (cat. n°421). Enfin, jusqu'à la fin des années 70, il n'a traité le nu que de manière épisodique, sans aucun voyeurisme, dans une vision plutôt classique (cat. n°484) ou ludique (cat. n°500-509).

Dans les années cinquante, même si ses aquarelles restent fidèles à une vision épurée, les peintures à huiles se tournent vers un traitement plus systématique de la lumière. La touche a tendance à se fractionner et à gagner en nuances. L'intérieur de ferme de la rue Voet (cat.

n°68) témoigne de cette évolution et s'articule autour d'une sorte de clair-obscur qui dynamise la composition et évoque le frémissement de la lumière du jour. Réminiscences de l'impressionnisme ? Il serait plus judicieux de rappeler ce rendez-vous toujours bouleversant que tout artiste a tôt ou tard avec la lumière. Au même titre, la nature morte avec petit déjeuner (cat. n°94) pourrait laisser croire que Biesemans a été tenté par une forme d'expressionnisme. Ici aussi, il faut relativiser. La matière, elle aussi, revendique un jour ses droits. Et la pâte épaisse, travaillée avec vigueur, caractérise une partie de la production de l'artiste, tout comme ce nu couché (cat. n°107) qui ne retient plus du corps qu'une série de lignes, d'ombres et de contrastes de chairs.

On l'a déjà évoqué, Emile Biesemans a vécu une grande partie de son existence en bordure de la forêt de Soignes. Il aimait s'y promener et en ramener des impressions sous forme de croquis, d'aquarelle ou d'huiles. Le sous-bois (cat. n°137) ou le Rouge-Cloître (cat. n°138) ne sont que quelques exemples parmi ces nombreuses évocations. Ils illustrent cependant la manière dont le peintre restitue le rythme des saisons (cat. n°342), les jeux de lumière dans le feuillage, la rugosité des écorces, les reflets d'un bouquet d'arbre dans le cours d'un ruisseau ou la surface changeante d'un étang (cat. n°492)... C'est avec une passion respectueuse qu'il écoute battre le cœur de la forêt et qu'il s'émerveille de cette sérénité millénaire. Plus largement, Emile Biesemans a arpenté la campagne brabançonne et même bien au-delà. Il affectionne les chemins qui mènent à quelques maisons isolées (cat. n°466), les bouquets d'arbres qui tranchent sur l'homogénéité d'un paysage, les chapelles perdues au fond d'un bois (cat. n°468) ou les clochers qui sont autant de repères clamant haut et fort la présence de l'homme.

D'un séjour en Bretagne à Carantec dans les années 70, Emile Biesemans retiendra cette lumière particulière, à la fois implacable et diaphane, ainsi que la puissance des côtes déchirées par le vent et la mer. Quelques belles compositions (cat. n°454, 455, 456) aux couleurs fluides et riches de contrastes montrent combien son intimité avec la nature, quelle qu'elle soit, se manifeste en tout lieu et enrichit sa vision des choses. Il en va de même pour les falaises de Robin Hood Bay (cat. n°529) dont l'imposante masse de roche se détache sur le bleu de la mer et du ciel.

L'eau constitue encore une source d'inspiration variée pour l'artiste. Il s'attarde au tracé d'un canal qui se perd dans la campagne (cat. n°410), affectionne les vues de ports (Ostende,

Zeebruges, Nieuport, Dunkerque...) (cat. n°168) leurs lourdes infrastructures et leurs bateaux à quai, se tourne vers le large en suivant la percée d'un bras de mer ... Amsterdam avec ses canaux et son architecture particulière sera prétexte, dans les années 60 et 70, à de nombreuses compositions qui jouent sur les reflets et sur les contrastes chromatiques des façades (cat. n°225), mais aussi à des évocations d'édifices ou de quartiers historiques, comme c'est le cas pour quasi toutes les villes où s'est arrêté le peintre.

Parmi toutes ces villes qui ont retenu l'attention du peintre, il en est une qui occupe la place d'honneur. Bruxelles restera pour Emile Biesemans la ville des origines et du cœur, celle dont il peut le mieux appréhender le rythme, la respiration profonde, dont il connaît les rouages, le folklore, les lieux chargés d'histoire et de tradition, mais aussi et surtout, ces endroits presque anodins où il peut renouer avec ses racines. Beaucoup de ces tableaux sont des témoignages de quartiers aujourd'hui disparus ou défigurés: la rue des Alexiens (cat. n°339), le quartier du palais de Justice (cat. n°349), le marché au charbon (cat. n° 402), le quartier de l'ancien béguinage (cat. n°512) etc. On peut mesurer combien le peintre dut souffrir de voir le Bruxelles de son enfance et de son adolescence livré aux promoteurs et au désastre urbanistique. Quelques efforts soutenus en vue d'en conserver l'authenticité, ou du moins l'apparence d'origine, lui auront néanmoins mis du baume au cœur.

Peu tenté par la nature morte proprement dite, Emile Biesemans a cependant peint d'innombrables bouquets pour lesquels il donne une prédilection à l'aquarelle. Ce sont des compositions simples (cat. n°309) ou foisonnantes (cat. n°314), petits fragments de nature où subsiste parfois encore un peu cette luxuriance des fleurs sauvages. Quelques jardins en fleurs (cat. n°369) témoignent d'un regard qui préfère s'attarder aux manifestations d'une nature pleine de sève plutôt qu'éteinte.

Le début des années 80 marque un changement d'orientation dans l'art d'Emile Biesemans. Cette période coïncide avec sa mise à la retraite et avec une nouvelle formation en dessin et en gravure qui modifiera sensiblement sa manière d'aborder le sujet. Dans le choix des thèmes, on note un fort recul du paysage et des évocations de la ville. La figure humaine, la femme en particulier, devient sa principale source d'inspiration. Un trait plus sûr, une meilleure connaissance de l'anatomie et plus de naturel dans les attitudes (cat. n°571 et cat. n°588) attestent de cette familiarité avec le corps humain que le peintre a progressivement acquise.

On peut même déceler dans les tableaux de cette époque quelques réminiscences d'art nouveau (cat. n°574). Les nus sont légions et deviennent prétexte à des libertés de composition d'une belle originalité (cat. n°584). La nature elle-même se plie volontiers à ce nouveau souffle qui anime le peintre et qui le mènera jusqu'à à une rigoureuse structuration géométrique du paysage (cat. n°586-587) Les scènes anecdotiques conservent leur fidélité au quotidien, mais font preuve d'une plus grande aisance dans la composition, ce qui en intensifie l'expressivité (cat. n°589).

Cette période d'expérimentation a donné quelques uns des tableaux les plus achevés et les plus novateurs d'Emile Biesemans. Tout en conservant ces acquis, il est cependant revenu vers plus de sobriété. Les dernières années d'activité ont renoué avec la diversité thématique. Paysages, marines, vues de villes, natures mortes, scènes de genre, portraits, personnages, nus portent la marque d'une maturité maintenant pleinement assimilée. La maladie le privera trop tôt d'un outil indispensable au peintre. Devenu presque aveugle, il rendra les pinceaux pour se tourner vers toutes ces années passées à peindre et interroger sa vocation d'artiste. Là s'arrête la carrière picturale d'Emile Biesemans, d'une manière un peu abrupte, mettant un terme à une oeuvre dont la variété témoigne d'une curiosité insatiable et dont l'abondance est proportionnelle à la joie créatrice de son auteur.

Didier Paternoster

Licencié en histoire de l'art

Juillet 2006

(la traduction néerlandaise de ce texte est disponible auprès de sambiesemans@skynet.be)